

## ARAGON – COURS DE 4 HEURES A DES RHETOS

### Première heure de cours :

1. distribution documents (photo Aragon, dates de vie et de mort, œuvres, extraits) (3 minutes).

2. Introduction sur la problématique de la biographie (15 minutes).

- Pensez-vous qu'il soit utile de faire mention de la vie d'un auteur avant d'aborder son œuvre ? L'œuvre ne peut-elle pas se suffire ?
- Discussion avec les élèves (5 minutes).

- Mon avis (5 minutes) – ils prennent note : une part de l'histoire littéraire considère la biographie comme facteur biographique central, d'autres ne la considèrent que comme étant un médiateur entre l'œuvre et le social. L'expérience biographique s'impose pour être non pas clichée, mais interrogée. La manière dont les matériaux biographiques sont transformés par l'œuvre est une voie parmi d'autres vers une possible compréhension de la création littéraire, surtout chez un auteur comme Aragon. À ses yeux, l'art romanesque est un « mentir-vrai » : c'est l'élaboration fictionnelle du réel qui permet d'accéder à une vérité. Par ailleurs, le créateur remanie les données du monde qui lui est échu en créant un nouveau fond par la forme de sa réponse, et l'œuvre se fait alors « solution » à des difficultés intérieures qui auraient mené un autre à l'échec.

Mais Aragon n'aimait pas qu'on essaye d'arracher les habits du romancier croyant trouver dans ses personnages une image de lui-même : « *Je vous défends de porter la main sur moi. De comprendre, ou prétendre le faire. Votre métier d'enquêteur ? Personne ne vous a forcé à le choisir ! Vous n'êtes pas innocent.* » (Théâtre/roman, N.R.F., Gallimard, 1974, p. 371).

Pourtant parfois il admet que certains de ses personnages lui ressemblent : « *Parce qu'enfin tout ceci, ce n'est pas la vie de Théodore, c'est la mienne, ne la reconnaissez-vous pas ?* » (La semaine sainte) ; « *je ne devrais pas, je ne devrais pas ! Mais c'est plus fort que moi, dans cet Ambigu [...] se poursuit ma biographie fantastique, le déroulement de mes folies, mes obsessions, avec leurs spectres, leurs remparts de carton [...]* » (Théâtre/roman, page 303).

Pour Aragon, invention et biographie sont inextricables, car si la fiction s'annexe des éléments du réel, toute restitution de la mémoire suppose des éléments fictionnels.

Cf. Encyclopédie Larousse : le « mentir-vrai » réinvente son histoire familiale, et vaut comme clé de lecture pour l'ensemble de son œuvre. Il n'y a pas d'autre vérité que celle que l'art invente. Ce primat de l'invention donne son unité au long du parcours d'Aragon.

Dans le doute, jusqu'à présent, on préfère ne pas trop faire appel à la biographie d'Aragon pour expliquer son œuvre, parce que ça ne lui aurait pas plu. Mais quand on lit la nouvelle « le mentir-vrai », nos scrupules sont effacés, parce que là vraiment c'est très clair qu'Aragon s'identifie au petit garçon qu'il décrit, même si ce n'est pas tout à fait fidèle à la réalité, et qu'il n'est presque pas possible d'avoir une bonne compréhension de ce texte sans connaître, un minimum, la biographie d'Aragon.

Extrait du *Mentir-vrai* (publié en 1980) (**5 minutes**) : L'histoire en est au moment où la grand-mère de Pierre parle de sa mère :

*« Jure-moi, jure-moi que tu ne le répéteras à personne... oublie ce que je viens de dire... parce que si Marthe le savait, ce serait horrible, et je n'aurais plus qu'à me jeter dans la Seine ! ». Qu'est-ce que je pouvais faire, j'ai juré, bien sûr. N'empêche que je tiens pour Maman, et si elle n'a pas de religion, eh bien, je prierai pour deux.*

*Pauvre gosse dans le miroir. Tu ne me ressembles plus, pourtant tu me ressembles. C'est moi qui parle. Tu n'as plus ta voix d'enfant. Tu n'es plus qu'un souvenir d'homme, plus tard. Si c'était ton journal, il y aurait le prix de ta toupie, le sujet de composition française, les visites dans le salon Louis XVI et la petite boîte de dominos nains que tu y as chipée hier soir dans la vitrine de Vernis-Martin. Je me répète. Cinquante-cinq ans plus tard. Cela déforme les mots. Et quand je crois me regarder, je m'imagine. C'est plus fort que moi, je m'ordonne. Je rapproche des faits qui furent, mais séparés. Je crois me souvenir, je m'invente. Je n'invente pas cette histoire de Grand'mère, mais quand était-ce ? Ces bouts de mémoire, ça ne fait pas une photographie, mal cousus ensemble, mais un carnaval.*

*Le Mentir-vrai*, Paris, Gallimard, 1980, pages 9-10.

Donc, là c'est clair : il y a même un changement de narrateur où brusquement c'est Aragon lui-même, adulte, qui prend la parole. C'est l'invention de lui-même dans l'aventure littéraire. Comment étudier l'œuvre d'Aragon pour ce qu'elle est uniquement alors que lui-même y insère constamment des éléments biographiques ? On dirait presque qu'il tente intentionnellement de brouiller les pistes. Il dira d'ailleurs de lui-même : « À chaque instant je

me trahis, je me démens, je me contredis. Je ne suis pas celui en qui je placerai ma confiance » (« Révélations sensationnelles », in *Littérature* 13).

En fait, il dit aussi que dans la création, ce qui importe plus encore que ce qui est dit, c'est « l'ombre sur toutes les choses tues, le mélange de l'invention et de la vie, plus peut-être que de la biographie objective, de cette vie secrète dont je suis le seul témoin » (cf. *La mise à mort*). On verra que plus le temps avance, plus Aragon mettra des éléments autobiographiques dans ses œuvres, surtout dans sa poésie.

Qu'est-ce qui a bien pu le rendre si ambigu ? Pourquoi a-t-on toujours l'impression qu'il joue sur deux terrains à la fois ?

### 3. Introduction sur Aragon. Biographie, jusqu'à la fin de la guerre (25 minutes).

Je vais vous raconter deux versions de la vie de Louis Aragon. Les deux sont vraies. Attendez avant de prendre note, je reprendrai après.

- Aragon est né à Madrid le 3 octobre 1897 et mort en 1982. Il était le fils adoptif de Claire et Fernand Toucas, amis de ses vrais parents (Jean Aragon et Blanche Moulin), morts tous les deux, accidentellement. L'enfant fut d'abord mis en nourrice pendant 13 mois, en Bretagne. Ses parents adoptifs avaient déjà 4 enfants : Marguerite, Marie, Madeleine et Edmond. Louis, bien que portant un autre nom de famille, fut donc éduqué comme étant leur petit frère. Le père de famille, époux de Claire, a quitté le foyer. L'image du père était donc vacante dans l'enfance de Louis. Il avait par contre un parrain, qu'il allait régulièrement visiter avec sa sœur Marguerite.

- Aragon est né à Paris, et n'a pas été reconnu par ses parents. La première trace écrite de son existence figure dans le Registre des baptêmes de la paroisse de Neuilly-Sur-Seine, et date du 01/09. Ce n'est que le 20 mars 1914 qu'un acte de naissance est enregistré à la mairie du XVI<sup>ème</sup> arrondissement. En réalité, Aragon n'était pas le fils de Jean Aragon et de Blanche Moulin, mais de celle qui se faisait passer pour sa sœur, Marguerite. Celle qu'il prenait pour sa sœur était donc en réalité sa mère, celle qu'il prenait pour sa mère d'adoption était en réalité sa grand-mère, ses autres « frères et sœurs » étaient en réalité ses oncles et tantes. Marguerite était tombée enceinte de Louis Andrieux (son fameux « parrain »), homme politique d'importance à Paris, de 30 ans son aîné. Celui-ci, marié et ayant déjà des enfants, n'a pas voulu assumer cette paternité, et n'a donc pas reconnu l'enfant. La grossesse de Marguerite fut cachée à Paris par son séjour dans le Var, berceau de la famille Toucas. L'enfant fut mis en nourrice pendant 13 mois en Bretagne, et on ne l'accueillit à Paris qu'après avoir déménagé, changé de quartier.

S'il ne l'a réellement su qu'en 1918, Aragon sentait déjà, enfant, que des secrets pesaient sur ses épaules, il avait l'intuition des non-dits. Il s'habitue dès lors à multiplier les degrés de vérité, à démêler le mentir-vrai familial, à présider par lui-même à l'invention de

son socle généalogique. Il témoigne également d'une extraordinaire précocité ; en 1969, il expliquera que petit, il refusait d'apprendre à écrire : il trouvait que ça suffisait déjà bien assez de parler. C'est vrai que même dans ses œuvres, on sentira, au sein d'une préciosité savante, les rythmes et syncopes propres au langage parlé. Ecrire comme on parle, tel est l'idéal aragonien. Petit, avant de savoir écrire, il a dicté des romans à ses sœurs, mais ils n'ont pas été conservés. Par contre, on a retrouvé « Quelle âme divine », écrit en 1903 - 1904... il avait donc 6 ans ! L'enfant de cette bourgeoisie déclassée découvre la possibilité d'inventer ses propres secrets, de se constituer dans et par l'écriture.

**Lecture de « Quelle âme divine » (5 minutes).** En gras, les passages lus en classe.

Cf. dossier.

Le jeune Louis a été reçu au baccalauréat latin-sciences en 1914, et au baccalauréat de philosophie en 1915. Pendant ce temps, il fréquente la librairie d'Adrienne Monnier, où il découvre Lautréamont, Apollinaire, Mallarmé, Rimbaud,...

**Lecture d'Adrienne Monnier au sujet d'Aragon (1946).**

Cf. dossier

Je divise la classe en deux et je fais lire la moitié de la biographie par chaque moitié de classe. Je demande à une moitié d'expliquer à l'autre ce qu'ils ont lu et vice-versa.

Après une année de Physique, Chimie, Sciences Naturelles, il entreprend en 1916 des études de médecine, encouragé par ses parents. Un an plus tard, en 1917, il est incorporé au Val de Grâce, comme élève médecin-auxiliaire. Il y rencontre André Breton, qui lui aussi avait fait des études de médecine. Ils discutent littérature (Apollinaire, Lautréamont,...) : c'est une réelle effervescence intellectuelle. Le 4 avril 1918, il est nommé à « l'emploi de médecin-auxiliaire ».

C'est par un véritable coup de théâtre qu'Aragon eut accès à la vérité sur sa naissance, en 1918. Il avait 20 ans, et était mobilisé pour l'armée (cf. guerre 14 – 18). Il devait partir pour le front à ce moment-là. Pour quiconque a structuré sa personnalité autour d'un secret qui détermine ses relations aux autres, la levée de ce secret ne peut que provoquer des perturbations de son organisation intime. On imagine sans peine le trouble qui put naître de cette révélation faite au moment même où la guerre rendait toute vie incertaine : vacillement des repères de l'identité, des frontières entre le réel et l'imaginaire, sentiment d'être double. Il découvre les mensonges de la propagande nationale, montrant d'un coup toute l'exploitation qui pouvait être faite du langage. À son retour du front en 1919, il crée la revue *Littérature* avec ses amis André Breton et Philippe Soupault. En 1920, Tristan Tzara arrive à Paris. C'est le début du mouvement Dada à Paris. Crise du langage, crise de civilisation, crise de confiance avec toute démocratie capable de s'enfermer dans l'horreur : la rupture prendra le nom de Dada, et se continuera dans le surréalisme. Après les temps du refus, Breton, Aragon et Soupault tenteront de redéfinir une nouvelle déclaration des droits de l'homme : rêve, érotisme, poésie sont au service de l'émancipation humaine, contre l'ordre, la bourgeoisie et l'art sous surveillance, servant à distraire les « porcs ». Curieusement, même si la poésie est l'expression préférée du surréalisme, Aragon écrit en prose (*Anicet ou la Panorama, roman...*). Le grand déferlement de l'imaginaire à quoi certains associent le surréalisme reste chez lui très réservé.

A partir de 1926, Aragon s'éloigne de la régularité de la vie de groupe pour voyager à travers l'Europe avec sa maîtresse. Ils se séparent en 1928 : Aragon fait une tentative de suicide, puis retourne à Paris. Il y rencontre Elsa Triolet, qui sera sa compagne jusqu'à ce qu'elle meure, en 1970. Lorsqu'il lui faudra faire des choix dans les contradictions surréalistes, Aragon finira par donner privilège au Parti Communiste auquel il a adhéré en 1927. En 1932, il rompt avec Breton. Il doit alors totalement se reconstruire : il ne fait plus partie d'un groupe littéraire. A partir de 1934, il écrit des romans qu'il veut expressément « réalistes » : il écrit un cycle qui s'appelle « le Monde Réel ». Il devient aussi un des militants intellectuels français les plus actifs des années trente (il est codirecteur du journal « Ce soir »). Il entre dans la guerre 40-45 en tant que communiste (il ne peut plus écrire dans son journal). Il épouse Elsa avant de partir au front. Démobilisé, il s'installe à Nice avec Elsa, et il écrit de la poésie de résistance. En 1943, il entre en clandestinité, et mène un réseau de résistance. Accueilli par De Gaulle à la Libération par un « Vous voilà, vous », Aragon est en 1945 un grand poète national. Mais la guerre froide sépare Aragon de sa Nation. En 1949, il est suspendu pendant dix ans de tout droit civique, pour cause de « délit de presse » : il a critiqué l'armée française. Le début des années 50 est dramatique pour Aragon : on commence à se poser des questions sur le bien-fondé du stalinisme et il y a des conflits au sein mêmes du PCF. En 1953, il devient le directeur de la revue *Les lettres françaises*, dans lequel Picasso a fait une représentation de Staline qui n'a pas plu aux autorités soviétiques. Aragon a pris sa défense. L'année 1956 marque la renaissance de notre auteur. Il s'écarte du pouvoir soviétique (déçu des agissements de Staline, dévoilés par Khrouchtchev), et reprend sa création littéraire (poésie, prose,...).

Mais voilà qu'Elsa Triolet meurt en 1970. Aragon vit alors comme un fantôme. Sa revue, *Les lettres françaises*, est trop libre et est interdite. C'est un choc pour lui. Il affiche alors son homosexualité et exhibe un dandysme désespéré. Il meurt en 1982.

### **Deuxième heure de cours :**

#### **1. Suite, jusqu'à sa rupture avec les surréalistes (20 minutes).**

Le 26 mai 1918, il part au front en tant que médecin auxiliaire. Il y écrit ce poème en août 1918 :

#### **Lecture de « Secousse » (Issu de *Feu de joie*).**

Comment trouvez-vous le ton de ce poème ? A quel genre d'évènement fait-il référence ? En réalité, il fait référence à un drame qu'il a vécu pendant la guerre, mais le ton ne permet pas de le deviner (avec les onomatopées etc.) : à trois reprises, il sera enterré vivant à cause de bombes qui ont explosé près de lui et qui l'ont enseveli. Mais ce n'est pas tout : en plus, il a perdu, sous les décombres, une lettre par laquelle on a cru identifier un autre cadavre. En 1919, il évoquait cela avec beaucoup de non-dits : les surréalistes avaient choisi de ne plus parler de la guerre (ils prenaient toute déclaration – même polémique – pour une étrange publicité). Aragon l'évoque quand-même, enveloppé dans un écriin humoristique (certaine forme d'ironie). Après, durant sa période surréaliste, il n'en parlera plus non plus. Mais l'écriture d'Aragon, comme je l'ai dit quand on parlait de la biographie, se base toujours sur du vécu. Mais dans un texte de 1956, il revient sur cet épisode de sa vie :

#### **Extrait du poème « La guerre et ce qui s'en suivit »**

Du point de vue formel, que remarquez-vous comme différences entre ces deux poèmes ?

- en 1919 : vers libre, syntaxe décousue. Aragon aime beaucoup le cinéma, et fait une « confusion des genres », comme le feront plus tard les surréalistes (ce sont des plans visuels etc.), importance de la typographie, travail d'exploration des possibilités dans la forme, lente désintoxication des auteurs aimés pour se créer un style personnel. L'ellipse sert une modernité du discontinu.

- en 1956 il est revenu à une poésie plus formelle (octosyllabes + vers de 16 syllabes).

Il revient en 1919, démobilisé, et il reprend contact avec ses amis Breton et Soupault, et crée avec eux la revue *Littérature*, dont la première parution a lieu le premier mars. Cette revue est vue comme un complot contre la littérature traditionnelle (découverte des *Poésies* d'Isidore Ducasse, ...).

En 1920, Tristan Tzara arrive à Paris, et c'est le début du mouvement Dada.

### **Tristan Tzara au sujet d'Aragon (1949).**

*Lorsque j'ai connu Aragon, en ces temps lointains où le printemps paraissait éternel et les nuits couleur de l'espoir, le sens tragique de l'homme, certes, s'annonçait déjà comme un sourd pressentiment. Mais personne n'aurait pu dire que, au sortir d'une guerre que de toute notre force nous avons refusée et qui avait marqué notre adolescence, une autre guerre ferait de nous des combattants conscients, des volontaires. Aragon fut de ceux qui depuis longtemps déjà prévoient l'issue dramatique d'une situation où les classes au pouvoir avaient trahi leur mission. Pendant la lutte clandestine, Aragon fut un des premiers à donner le signal du rassemblement national contre les troupes noires de la barbarie. Il a chanté la France meurtrie avec les accents mêmes de son histoire. Et c'est dans une histoire de la France que, désormais, l'œuvre d'Aragon s'inscrit, dans la lignée de ceux pour qui la conscience de la liberté est toujours restée l'unique marque de la dignité de l'homme, de son passage sur la terre.*

Introduction au mouvement dada. Malgré cela, Aragon critique le nihilisme moderniste dans *Anicet ou le Panorama, Roman* (roman qu'il avait déjà commencé à rédiger, c'est vrai, lors de la guerre) :

**Lecture d'un extrait d' « Anicet ou le panorama, roman ».** (cf. Tristan Tzara : « L'absence de système est encore un système, mais le plus sympathique » dédicace du roman)

#### *Chapitre I : Arthur*

*Anicet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace ; là se bornaient ses connaissances de l'art et de la vie. Il s'y tenait dur comme fer et y conformait sa conduite. Il en résulta quelques bizarreries qui n'alarmèrent guère sa famille jusqu'au jour où il se porta sur la voie publique à des extrémités peu décentes : on comprit alors qu'il était poète, révélation qui tout d'abord l'étonna mais qu'il accepta bonnement, par modestie, dans la persuasion de ne pouvoir lui-même en trancher aussi bien qu'autrui. Ses parents, sans doute, se rangèrent à l'avis universel puisqu'ils firent*

*ce que tous les parents de poètes font : ils l'appelèrent fils ingrat et lui enjoignirent de voyager. Il n'eut garde de leur résister puisqu'il savait que ni les chemins de fer ni les paquebots ne modifieraient son noumène<sup>1</sup>.*

*Un soir, dans une auberge d'un pays quelconque (Anicet ne se fiait pas à la géographie, basée comme toutes les sciences sur des données sensibles et non sur les intangibles réalités), il remarqua tandis qu'il dinait que son voisin de table d'hôte ne touchait à aucun des mets et semblait cependant passer par toutes les jubilations gastronomiques du gourmet. Anicet saisit immédiatement que ce convive étrange était un esprit libre qui se refusait à recourir aux formes a priori de la sensibilité et n'éprouvait pas le besoin de porter les aliments à ses lèvres pour en concevoir les qualités.*

*Anicet ou le panorama, Roman, Paris, Gallimard, 1921, pages 1-2.*

En 1924, création du Surréalisme.

### **Lecture d'un extrait de « Une vague de rêves »**

*D'abord chacun de nous se croyait l'objet d'un trouble particulier, luttait contre ce trouble. Bientôt sa nature se révéla. Tout se passait comme si l'esprit, parvenu à cette charnière de l'inconscient, avait perdu le pouvoir de reconnaître où il versait. En lui subsistaient des images qui prenaient corps, elles devenaient matière de réalité. Elles s'exprimaient suivant ce rapport, dans une force sensible. Elles revêtaient ainsi les caractères d'hallucinations visuelles, auditives, tactiles. Nous éprouvions toute la force des images. Nous avons perdu le pouvoir de les manier. Nous étions devenus leur domaine, leur monture. Dans un lit, au moment de dormir, dans la rue les yeux grands ouverts, avec tout l'appareil de la terreur, nous donnions la main aux fantômes... Cette matière mentale nous l'éprouvions par son pouvoir concret, par son pouvoir de concrétion. Nous la voyions passer d'un état dans un autre, et c'est par ces transmutations qui nous en décelaient l'existence que nous étions également renseignés sur sa nature. Nous voyions par exemple une image écrite qui se présentait premièrement avec le caractère du fortuit, de l'arbitraire, atteindre nos sens, se dépouiller de l'aspect verbal pour revêtir ces réalités phénoménales que nous avons toujours crues impossibles à provoquer, fixes, hors de notre fantaisie.*

*Une vague de rêves*

### **Lecture du « Paysan de Paris ».**

**Photocopie page 96-97 du « paysan de Paris ».**

1926 départ avec Nancy Cunard

---

<sup>1</sup> Objet de la raison, réalité intelligible. Chose en soi.

1927 adhésion au parti communiste

1928 retour – rencontre Maïakovski et Elsa Triolet

1932 rupture avec Breton

### **Lecture d'André Breton au sujet d'Aragon (1935).**

V. - La rupture du surréalisme avec Aragon a-t-elle résulté de profonds différends touchant les postulats essentiels du surréalisme?

*Elle a résulté surtout de l'impossibilité pour le surréalisme de maintenir sa confiance à un homme que des raisons strictement opportunistes pouvaient déterminer d'un jour à l'autre à condamner par ordre toute son activité passée, et qui se montrait ensuite incapable de justifier si peu que ce fût cette volte-face. Le postulat essentiel que heurte une telle attitude n'est pas propre au surréalisme : c'est le postulat de l'identité de l'esprit. Un esprit déterminé ne peut s'abandonner si vainement dans toute l'étendue de sa démarche ou il en doit immédiatement un compte public dans la mesure même où cette démarche a été publique. Il ne peut s'agir, au cas contraire, que d'une conversion ou d'une trahison. Il faut dire que, depuis lors, Aragon tente de systématiser le reniement: "Il en viendra [Victor Marguerite] à contredire son passé (c'est lui qui souligne), et il y aura là aussi de la grandeur." Pour quiconque a connu Aragon, il est aisé de voir là l'aboutissant des deux tendances: "ne pas mettre ses actes en rapport avec ses paroles" (Traité du Style) et "crachons, veux-tu bien, sur tout ce que nous avons aimé ensemble" (La grande Gaîté). On ne se contredit pas autant qu'on le veut.*

André Breton, «Interview d'Indice », dans André Breton, *Position politique du surréalisme*, 1935, p. 77-78; *Pléiade II*, p. 448-449

1939 guerre

1942 clandestinité – 1945 héroïsme

Exaltation Elsa

### **Troisième heure de cours :**

<b>On écoute Brassens, Léo Ferré et Ferrat qui ont chanté Aragon</b>
--

1. Brassens

Rien n'est jamais acquis à l'homme  
Ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son cœur  
Et quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix  
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et douloureux divorce  
*Il n'y a pas d'amour heureux*

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre destin  
A quoi peut leur servir de se lever matin  
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains  
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes  
*Il n'y a pas d'amour heureux*

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure  
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
Répétant après moi les mots que j'ai tressés  
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent  
*Il n'y a pas d'amour heureux*

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard  
Que pleurent dans la nuit nos coeurs à l'unisson  
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare  
*Il n'y a pas d'amour heureux*

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs  
*Il n'y a pas d'amour heureux*  
*Mais c'est notre amour à tous les deux*

**Louis Aragon**, « Il n'y a pas d'amour heureux », in *La Diane Française*

Mis en musique par Georges Brassens

## 2. Ferrat

O mon jardin d'eau fraîche et d'ombre  
Ma danse d'être mon cœur sombre  
Mon ciel des étoiles sans nombre  
Ma barque au loin douce à ramer  
Heureux celui qui devient sourd  
Au chant s'il n'est de son amour  
Aveugle au jour d'après son jour  
Ses yeux sur toi seule fermés

Heureux celui qui meurt d'aimer

D'aimer si fort ses lèvres closes  
Qu'il n'ait besoin de nulle chose

Hormis le souvenir des roses  
A jamais de toi parfumées  
Celui qui meurt même à douleur  
A qui sans toi le monde est leurre  
Et n'en retient que tes couleurs  
Il lui suffit qu'il t'ait nommée

Heureux celui qui meurt d'aimer

Mon enfant dit-il ma chère âme  
Le temps de te connaître ô femme  
L'éternité n'est qu'une pâme  
Au feu dont je suis consumé  
Il a dit ô femme et qu'il taise  
Le nom qui ressemble à la braise  
A la bouche rouge à la fraise  
A jamais dans ses dents formée

Heureux celui qui meurt d'aimer

Il a dit ô femme et s'achève  
Ainsi la vie, ainsi le rêve  
Et soit sur la place de grève  
Ou dans le lit accoutumé  
Jeunes amants vous dont c'est l'âge  
Entre la ronde et le voyage  
Fou s'épargnant qui se croit sage  
Criez à qui vous veut blâmer

Heureux celui qui meurt d'aimer

**Louis Aragon**, « Heureux celui qui meurt d'aimer », in *les yeux d'Elsa*

Mis en musique par Jean Ferrat

(chansons de Brassens + in *Elsa*, « début... et fin du poème », extrait).

1956 désillusion de l'URSS, mais reste fidèle au communisme



Et au verso de cette affiche :

« **Voici la preuve :**

*Si des Français pillent, volent, sabotent et tuent...*

*Ce sont toujours des étrangers qui les commandent.*

*Ce sont toujours des chômeurs et des criminels professionnels qui exécutent.*

*Ce sont toujours des juifs qui les inspirent.*

**C'est**

**L'ARMÉE DU CRIME**

**Contre la France**

*Le banditisme n'est pas l'expression du Patriotisme blessé, c'est le complot étranger contre la vie des Français et contre la souveraineté de la France.*

*C'est le complot de l'anti-France !...*

*C'est le rêve mondial du sadisme juif...*

**ETRANGLONS-LE AVANT QU'IL NOUS ETRANGLE NOUS, NOS FEMMES ET NOS ENFANTS ! »**

Onze années plus tard, Aragon, le chantre du Parti communiste, se souviendra de l'*Affiche rouge*, en un poème qu'à son tour chantera Léo Ferré :

### 3. Léo Ferré

Vous n'aviez réclamé la gloire ni les larmes  
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants.  
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans  
Vous vous étiez servi simplement de vos armes  
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes  
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants  
L'affiche qui semblait une tache de sang  
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles  
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence  
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant  
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants  
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE  
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre  
A la fin février pour vos derniers moments  
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement  
*Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre*  
*Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand*

*Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses,*  
*Adieu la vie adieu la lumière et le vent*  
*Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent*  
*Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses*  
*Quand tout sera fini plus tard en Erivan*

*Un grand soleil d'hiver éclaire la colline*  
*Que la nature est belle et que le cœur me fend*  
*La justice viendra sur nos pas triomphants*  
*Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline*  
*Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant*

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent  
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps  
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant  
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir  
Vingt et trois qui criaient La France en s'abattant

**Louis Aragon**, « strophes pour se souvenir », in *Le Roman Inachevé*, Gallimard, 1955  
Musique de **Léo Ferré**, 1959

1970 Mort Elsa

**Lecture de Jean Ristat au sujet d'Aragon (2003).**

*[...] Après 1970, Aragon n'était ni débile, ni gâteux, il lui restait douze ans à vivre, qu'il a vécus dans une liberté qui scandalise, et en déployant une activité créatrice importante.*

[...] Il m'a séduit tout de suite par sa grande élégance, son respect, son attention aux autres. Il n'y avait chez lui nulle condescendance. Il aimait vraiment les textes [de Ristat]. [...]

[...] Mais Aragon était un homme extraordinaire, éblouissant, drôle, vif, beau, cabot, tandis qu'Elsa était déjà marquée par la vieillesse et la maladie.

[...] Petit à petit, une affection filiale nous a liés. Elsa m'appelait «mon complice». J'avais d'elle, comme beaucoup de gens, une image de femme autoritaire, cassante. Mis il faut dire qu'il n'était pas facile de vivre avec Aragon!

[Question de Jean-Claude Perrier: Votre opinion sur Elsa Triolet a-t-elle évolué au cours de ces années d'amitié?]

Tout à fait. Il faut réhabiliter Elsa! C'est assez extraordinaire, cette haine qui entoure leur couple. Les gens ne peuvent pas supporter qu'il y ait une femme auprès d'Aragon. Rien de semblable avec le couple Sartre-Beauvoir. Je peux affirmer qu'Elsa savait tout de Louis, et notamment qu'elle connaissait ses amitiés avec des jeunes gens, qu'il a eues tout au long de leur vie commune. Contrairement à l'opinion toujours colportée, Aragon n'a absolument pas «libéré» son homosexualité seulement après la mort d'Elsa.

[Question de Jean-Claude Perrier: Que s'est-il passé après la mort d'Elsa?]

Nos rapports ont encore évolué, mêlant l'amour filial et l'amour tout court. [...] Avec Louis, nos rapports étaient complexes, difficiles, mais on a vécu comme ça. Il était amoureux de moi, qui en aimais un autre. Il était naturellement jaloux. Cet amour impossible l'a sans aucun doute fait beaucoup souffrir... Il y a eu de la cruauté de part et d'autre. Mais je n'ai jamais été l'amant d'Aragon! Théâtre/Roman, qu'il a publié en 1974, c'est notre histoire, bien sûr transcendée par la littérature. À partir de 1979, je suis devenu le fils, l'ordonnateur des plaisirs, le fondé de pouvoir d'Aragon. C'est moi qui, désormais, m'occupais de tous les aspects matériels de sa vie, ainsi que de la gestion de son œuvre, et de celle d'Elsa Triolet.

[...]

[1979] C'est le moment de l'effondrement d'Aragon. [...] il est victime d'hallucinations, de délire paranoïaque. Il sombre même dans le coma. Il s'en remettra, et, jusqu'en 1982, écrira encore un peu, se mettra à dessiner.

[Question de Jean-Claude Perrier: De quoi vivait Aragon?]

De ses droits d'auteur. [...] Ses principales sources de revenus provenaient de la Sacem, pour ses poèmes mis en musique par de très nombreux chanteurs; des ventes de son Œuvre poétique complète en quinze volumes [...]; et d'une mensualité de son éditeur, Gallimard [...]. Ses livres se vendaient, Aragon vivait de sa plume. Mais il n'avait pas de fortune, ni, contrairement à des écrivains comme Breton, Éluard ou Tzara, de collection de tableaux. Aragon ne pouvait thésauriser, ni capitaliser, il n'était pas intéressé, l'argent lui filait entre les doigts. Toute sa vie, il a vendu ses manuscrits, ou ses livres, pour se faire de l'argent.

[À propos des problèmes de Ristat avec l'appartement parisien et la maison d'Aragon dans les Yvelines:]

*Oh oui! et je ne suis pas sûr que la droite n'aurait pas réglé tous ces problèmes avec plus de sens national... [...]*

*[...] en 1972, il y a eu un moment très grave, avec la suppression des Lettres françaises. Certes, le journal coûtait cher au Parti, mais il en avait, à l'époque, les moyens. Mais il est évident que cette décision fut politique et non financière. Georges Marchais jugeait Aragon politiquement incontrôlable. Dans son dernier éditorial, Aragon écrivit : «J'ai gâché ma vie.» La suppression du journal d'Aragon était une étape d'une dérive ouvriériste amorcée par le PCF, contre les intellectuels dont il s'est peu à peu coupé, ce qui explique entre autres son état actuel, vidé de sa substance.*

*[...]*

*[...] Aragon. Lui, il était la poésie en acte.*

(Propos recueillis par Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*, n° 500, 7 février 2003, p. 88-90)

#### **Quatrième heure de cours :**

1. Introduction à la problématique du mélange des genres (cf. dadaïsme encyclopédie thématique Larousse) : réalisme/surréalisme ; roman/poésie... Quelle est sa position ? On dirait que chez lui, il n'y a pas de réelle distinction entre tout cela.

2. Extrait de l'enregistrement de l'entretien (par Francis Crémieux – disponible sur enregistrement CD) avec Aragon.

CD 1, page 3 : il y parle de la réalité des personnages de ces romans, il dit qu'il a fait exprès de mettre « roman » après Anicet, alors qu'il a écrit cela en période dadaïste (qui rejette la forme romanesque, vue comme étant une forme d'expression de la bourgeoisie). Je demande à la classe de prendre note, pour se rendre capable de répondre à certaines questions (que j'aurai préparées à l'avance), dont on discutera ensemble.

3. Mise en commun des réponses qu'ils auront données aux questions posées.